



Les contrastes bretons.

Ronan Le Coadic

► **To cite this version:**

Ronan Le Coadic. Les contrastes bretons.. Ethnologie française, Presses Universitaires de France, 2003, XXXIII (3), pp.373-379. halshs-00489980

HAL Id: halshs-00489980

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00489980>

Submitted on 8 Jun 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Contrastes bretons

Résumé : La culture bretonne est contrastée à de multiples égards. Sur le plan géographique, elle est duelle : celtique à l'ouest et romane à l'est de la péninsule. Sur le plan social, elle est pour les uns un mode de vie, pour les autres un objet de reproduction résiduelle et pour d'autres encore une culture sans cesse réinventée. L'interprétation du renouveau culturel actuel est, elle-même, contrastée. Ses origines évoquent à la fois le nationalisme et un « néotribalisme post-moderne »... Quant aux aspirations des Bretons, elles semblent contradictoires : individualistes, avec des pulsions fusionnelles, et un mélange d'attrance et de répulsion pour l'autonomie.

Mots-clefs : Bretagne, culture, identité, nationalisme, région.

Si, dans le monde pictural, l'ombre met les plans éclairés en valeur, n'en est-il pas de même dans le monde social ? Les sombres identités négatives, comme dans le diagramme chinois du *yin-yang*, ne révèlent-elles pas les lumineuses identités positives ? Parmi ces dernières, l'identité française, qui se considère rationnelle, libératrice et universelle, n'a-t-elle pas longtemps éprouvé le besoin, pour mieux briller, de se comparer à une altérité irrationnelle, oppressive et particulariste ? Cette dernière pouvait être extérieure (« nègre », par exemple, voire, dans un autre registre, allemande ou anglaise) ou intérieure. L'ombre bretonne a constitué un échantillon de cette altérité intérieure, de laquelle l'éclatante civilisation française parvenait à arracher le sauvage pour en faire un homme libre. À ce titre, l'archaïsme breton n'a-t-il pas joué un rôle aussi utile à l'identité française que, dans le diagramme du *yin-yang*, le point obscur de *yin* au sein du *yang* clair ?

Le sombre *yin* breton, toutefois, que l'on présente souvent comme un tout homogène, n'est-il pas lui-même traversé de vifs contrastes, spatiaux autant que sociaux ? Et la réactivation des spécificités « régionales », ne fait-elle pas également l'objet d'interprétations fort contrastées ?

I. Contrastes d'expériences

A. Contrastes spatiaux

1. Un dualisme fondamental

Quand, à la fin de l'Antiquité, une partie des Bretons quittent l'île de Bretagne pour venir s'installer en Armorique, ils s'établissent surtout dans sa partie occidentale. Néanmoins, à l'issue de diverses campagnes militaires, l'empereur franc Charles le Chauve, vaincu, doit concéder aux rois bretons

de vastes territoires à l'est de la péninsule. Ainsi, lorsque les frontières politiques de la Bretagne sont fixées au IX^e siècle, le royaume est-il biculturel : il associe une région celtophone – à l'ouest d'une ligne Dol-Guérande – avec, à l'est de cette ligne, une région romane, parsemée de colonies bretonnes disséminées.

Cette limite recule par la suite et va, désormais, de Plouha à Vannes. Selon Pierre Flatrès, la limite entre Haute-Bretagne ou pays gallo (à l'est) et Basse-Bretagne ou pays bretonnant (à l'ouest) « a toujours séparé, à toutes les époques de l'histoire et de la préhistoire, des cultures ou des comportements différents » [Flatrès 1986 : 14]. D'ailleurs, le mot *Gallo*, lui-même, qui sert à désigner les Hauts-Bretons et leur langue, dérive du breton *Gall*, qui signifie « français », « étranger » ou « personne ne parlant pas breton » [Corbel 1984 : 276-279].

Si cette limite n'a plus guère de sens, désormais, sur le plan linguistique – dans la mesure où tous les Bretons connaissent le français, diverses divergences d'attitudes¹ ou de comportements demeurent encore à l'heure actuelle, parfois mesurables sur le plan statistique², qui font dire à Flatrès que « deux ethnies persistent de part et d'autre de la frontière linguistique » [Flatrès 1980 : 16]. Néanmoins, il n'y a pas et il n'y a jamais eu de conflit linguistique – ou autre – entre les populations de Haute et de Basse-Bretagne comme il peut en exister, par exemple, en Belgique entre Flamands et Wallons. La Bretagne n'est donc pas une communauté culturelle homogène mais une société biculturelle, qui vit sa biculturalité sans heurt. Elle n'est, en outre, pas simplement duelle.

2. D'innombrables microclimats

La Bretagne est complexe. Les départements n'ont, en effet, pas fait disparaître le souvenir des « pays » historiques, qu'il s'agisse des anciens évêchés (Léon, Trégor, Cornouaille, etc.) ou même des *pagi* (Poher, Goëlo, etc.), d'origine parfois reculée. Ainsi, la cartographie électorale permet-elle, aujourd'hui encore, d'individualiser nettement certains pays historiques – tels le Léon ou le Vannetais, dont le comportement politique, très conservateur, tranche avec le reste de la Basse-Bretagne³. D'autre part, il arrive que des chefs d'entreprise tiennent compte dans la conduite de leurs affaires des micro-particularismes locaux. Souvent, ils associent le nom du mini-pays où ils demeurent à celui de leur entreprise (par exemple : « Garage du Goëlo »), ce qui contribue à garder vivant le souvenir du pays en question. Et parfois, même – dans le domaine agroalimentaire en particulier –, il leur arrive de maintenir délibérément au sein de leur groupe une organisation calquée sur les petits pays. Enfin, les stéréotypes ethniques sont aujourd'hui ravivés, voire réinventés, dans les milieux de la renaissance culturelle, sur un ton d'humour badin qui n'est pas sans évoquer les blagues relatives aux Belges, aux Juifs ou aux Écossais. Des plaisanteries nouvelles sont créées ou transposées, en particulier à propos des Léonards et des Bigoudens et de leur avarice supposée. Tout ceci, lors d'une conférence, faisait dire à un collègue sociologue, Gérard Premel : « Si les Bretons ne sont pas racistes, c'est parce qu'ils épuisent leur racisme entre eux ! » Toutefois, dans la façon dont la culture est vécue à présent, le contraste fondamental n'est pas spatial mais social.

B. Contrastes sociaux

La culture bretonne est vécue aujourd'hui d'au moins trois manières différentes. Pour les uns, elle constitue un mode de vie ; pour d'autres, elle persiste sous la forme d'une reproduction délayée, presque éteinte ; pour les derniers, enfin, elle tient de la réinvention.

1. Mode de vie

Le breton compte 304 000 locuteurs adultes aujourd'hui, selon l'INED [INED 2002 : 4]. Ils sont pour la plupart âgés⁴ et vivent généralement en milieu rural⁵. On ne dispose d'aucune estimation sur la pratique du gallo. Au cœur de la Bretagne intérieure, on rencontre aujourd'hui des paysans âgés qui, non seulement ne s'expriment généralement qu'en breton ou en gallo, mais dont tout le mode de vie paraît en décalage par rapport à la société englobante. Ils vivent en quasi-autarcie sur leur ancienne petite exploitation, se nourrissant presque exclusivement des produits de la ferme. Ils limitent leurs achats au minimum. Ils entretiennent la nature. Ils n'utilisent en général que de petits outils car ils ne se sont pas endettés pour moderniser leur exploitation. Leur façon de marcher et leurs gestes, caractéristiques de leur milieu, sont inimitables ; de même que leur pas de danse, dans les *festoù-noz*, ou que leur façon de chanter, voire même de parler. Leur univers de valeurs n'est plus celui de leurs parents mais il n'est pas non plus tout à fait celui de la société environnante. Le sens de beaucoup de comportements « modernes » leur échappe. Peut-on dire de leur mode de vie qu'il est caractéristique de la culture bretonne « authentique » ? Oui et non. Oui, parce qu'il bénéficie de la légitimité de la reproduction, voire du mythe de la pureté. Mais non, pour deux raisons apparemment contradictoires. D'une part, l'héritage culturel qu'ils préservent est très circonscrit : c'est celui d'un terroir et non pas celui de « la » culture bretonne. À l'inverse, leur façon de vivre n'est pas spécifiquement bretonne, elle est universelle : ils se comportent avant tout en paysans. Les autres Bretons, dorénavant, ne reproduisent plus guère la culture bretonne.

2. Reproduction résiduelle

Des pans entiers de la culture bretonne ne se reproduisent plus, simplement parce que les activités économiques auxquelles ils étaient liés ont à peu près disparu ; tel est le cas des petits métiers artisanaux. Quant à ces métiers emblématiques que sont l'agriculture ou la pêche, ils sont radicalement différents de ce qu'ils étaient jusqu'au milieu du xx^e siècle. En particulier, doit-on considérer que le mode de production intensif des agriculteurs bretons d'aujourd'hui relève de la culture bretonne ? Ne peut-il pas, au contraire, être pratiqué n'importe où ? Certes, les jeunes agriculteurs disposent d'un patrimoine culturel breton plus étendu que les autres jeunes de leur génération, ne serait-ce que sur le plan linguistique ; mais celui-ci ne joue qu'un rôle très annexe dans leur vie quotidienne.

Dans tous les milieux, cependant, divers traits culturels bretons continuent d'être reproduits, de façon fort atténuée par rapport à ce qui se faisait jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. La langue bretonne n'est pratiquement plus transmise de génération en génération⁶. Quant au gallo, même s'il n'existe pas d'étude quantitative sur le sujet, sa situation ne doit

pas être plus brillante. Cependant, en breton comme en gallo, des bribes linguistiques continuent à être employées, à l'occasion. D'autre part, diverses pratiques continuent à être reproduites, notamment dans le domaine alimentaire. Enfin, diverses représentations et valeurs se perpétuent en partie, souvent influencées par des réminiscences religieuses [cf. Le Coadic, 1998 : 405 à 414]. Cependant, la partie émergée de la culture bretonne, celle qui est souvent sous le feu des projecteurs, est davantage produite que reproduite.

3. Réinvention

Le *fest-noz*, en premier lieu, a été largement réinventé. Au départ, il s'agissait d'une fête privée entre agriculteurs bas-bretons, à l'issue de travaux éreintants : on dansait collectivement, en rond, la danse du terroir, entraîné par des chanteurs qui dansaient également. Après avoir manqué de disparaître, le *fest-noz* a été relancé au lendemain de la Seconde Guerre mondiale par une poignée de bénévoles. Aujourd'hui, il est devenu une activité publique et payante, totalement détachée de la vie agricole ou même rurale ; il peut se dérouler n'importe où en Bretagne, voire même ailleurs (Paris, Londres, Pékin, etc.) et draine souvent plusieurs milliers de personnes. Les chanteurs, les sonneurs ou les groupes musicaux qui animent les *festoù-noz* d'aujourd'hui se produisent sur une estrade ou une scène sonorisée ; ils sont séparés du public et ne participent donc pas aux danses. La musique bretonne, quant à elle, est plus que réinventée : elle est révolutionnée, éclatée, foisonnante et ouverte à toutes les influences musicales.

De même, la langue bretonne telle qu'elle est enseignée et médiatisée aujourd'hui relève, en partie, de la réinvention. Depuis le XIX^e siècle, et surtout l'entre-deux-guerres, des lettrés l'ont étudiée, enrichie de mots nouveaux, codifiée et standardisée...

En fait, dans tous les domaines culturels, conformément aux usages de la vie moderne et citadine, tout a été allégé, au sens propre comme au sens figuré. D'une part, la lourdeur culturelle a disparu : la cuisine régionale s'est débarrassée des excès de graisse et des plats étouffants qui « tenaient au corps » des travailleurs manuels ; lors des *festoù-noz*, les jeunes préfèrent souvent à la ronde communautaire la danse par groupes d'amis voire par couples, à un rythme délibérément accéléré ; enfin, la langue bretonne réinventée ne connaît ni les métaphores croustillantes de la langue du terroir ni son fort accent tonique. D'autre part, le poids de la contrainte sociale s'est évaporé : la gamme alimentaire s'est considérablement diversifiée, de même que le répertoire chorégraphique des *festoù-noz* ; quant à la langue bretonne, on ne la parle plus que par choix. Mais pourquoi, précisément, effectue-t-on de tels choix ?

II. Contrastes d'interprétation

Diverses explications sont avancées à la résurgence des identités régionales. Concernant le cas breton, on en retiendra trois : le nationalisme, le « néotribalisme post-moderne » et des aspirations sociales contrastées.

A. Nationalisme ?

La réapparition de la question bretonne relève-t-elle du nationalisme ? C'est là l'une des hypothèses fréquemment envisagées, souvent en mauvaise part, car le nationalisme est généralement stigmatisé en France. Il y est pourtant actif. En Bretagne, il porte des fruits qui ne sont pas toujours ceux que l'on pourrait attendre et il se manifeste parfois là où on ne l'attend pas.

1. Une image négative

Le mot « nationalisme » est connoté négativement en France. Pourtant, sa réalité est partagée par la grande majorité des Français, d'une façon souvent inconsciente. Tout simplement, d'une part, parce que le nationalisme est « une manière d'être-au-monde à laquelle nous sommes tous soumis », explique Benedict Anderson, « plutôt que, simplement, l'idéologie de quelqu'un d'autre » [Anderson, 1996 : 9]. Et, d'autre part, parce que, si, comme l'établit Ernest Gellner, « le nationalisme est essentiellement un principe politique, qui affirme que l'unité politique et l'unité nationale doivent être congruentes » [Gellner, 1989 : 11], il correspond parfaitement à l'opinion dominante en France. Enfin, les représentants de la France et la majeure partie des Français n'ont-ils pas longtemps considéré – et ne considèrent-ils pas encore, parfois – que leur pays est une nation universelle porteuse d'une mission civilisatrice et dotée, à cette fin, d'une pensée et d'une langue universelles ? Tout cela permet peut-être de mieux comprendre les réticences qu'éprouvent beaucoup d'intellectuels et de journalistes français envers le nationalisme, souvent présenté comme « l'idéologie de l'autre », qui menace de le faire chuter de la civilisation vers la barbarie.

Par ailleurs, le nationalisme breton a une image négative spécifique, qui découle de ses erreurs. Sa faute majeure – constamment réitérée sous des formes diverses pendant un siècle – consiste à partir de lui-même et de sa logique propre pour s'opposer à un État français qui le fascine, plutôt que de partir de la population bretonne telle qu'elle est afin de l'amener progressivement à ses vues. Cela se traduit, au début du siècle, par de l'élitisme social ; puis, dans l'entre-deux-guerres, par de l'élitisme politique et culturel. Ensuite, lors de la Seconde Guerre mondiale, une partie des militants nationalistes collabore avec l'Allemagne nazie au nom d'une logique – « les ennemis de nos ennemis sont nos amis » – totalement étrangère à la façon de penser de la population bretonne, horrifiée. Enfin, depuis la guerre, les différentes composantes du mouvement breton préfèrent souvent professer doctement leurs théories ou laisser libre cours à leur agressivité envers l'État que de tisser des liens avec la population.

2. Des fruits imprévus

« Le nationalisme consiste essentiellement à imposer, globalement à la société, une haute culture là où la population, dans sa majorité, voire sa totalité, vivait dans des cultures inférieures », explique Ernest Gellner [Gellner, *op. cit.* : 88]. C'est ce qu'ont fait les États – dont l'État français – et c'est bien ce que les militants de la renaissance culturelle bretonne ont voulu faire à partir du XIX^e siècle, sans disposer pour cela d'écoles, d'universités ou de médias en mesure de diffuser leur production intellectuelle. Les travaux

d'Hersart de la Villemarqué⁷, de Jean-François Le Gonidec⁸, d'Arthur de la Borderie⁹ puis de Roparz Hemon¹⁰, procèdent résolument de cette démarche.

Leur effort porte aujourd'hui des fruits assez éloignés des desseins initiaux. Certes, la langue bretonne a connu un profond renouvellement technique, selon l'ambition de ces précurseurs ; cependant, cette langue renouvelée est l'apanage d'une minorité, tandis que la langue du peuple est désormais le français, sauf chez les ruraux âgés. En revanche, la musique, qui a également été vigoureusement rénovée, connaît un succès massif mais globalement déconnecté de toute préoccupation politique. Le rapport à la culture bretonne est, en effet, individuel et ne se prête guère aux ardeurs patriotiques.

L'élan culturel breton est, malgré tout, très politique. D'une part, parce qu'il met en cause la dichotomie entre culture française universelle, d'un côté, et folklore provincial relevant du repli tribal, de l'autre : la qualité de la musique bretonne d'aujourd'hui et l'accueil qui lui est réservé hors de France font qu'on peut présumer que la culture bretonne a bien une place à occuper dans le patrimoine de l'humanité. D'autre part, le renouveau culturel tel qu'il est vécu par la population bretonne possède, par son caractère à la fois non nationaliste et critique envers l'État français, une dimension a-étatique qui n'est pas sans rappeler le courant libertaire.

Aux antipodes de ce courant libertaire, le patronat breton hisse depuis quelques années les couleurs du patriotisme régional.

3. Le patriotisme patronal

Une classe d'entrepreneurs bretons est apparue récemment au grand jour qui, dotée de puissantes figures telles que François Pinault, Vincent Bolloré ou Patrick Le Lay, manifeste un intérêt inédit pour l'identité bretonne.

Au cours des dix dernières années, le patronat de Bretagne a pris au moins trois initiatives qui contribuent – c'est une nouveauté – à lui donner une dimension bretonne. Il a créé le « Club des Trente », association des chefs des plus grandes entreprises de la péninsule, dont le nom fait référence à un épisode glorieux de l'histoire de la Bretagne indépendante. Il a fondé l'Institut de Locarn¹¹, qui organise régulièrement des conférences et séminaires de haut niveau dans la perspective de conduire le patronat à métamorphoser la Bretagne en un « tigre » économique. Enfin, il a constitué l'association d'entreprises « Produit en Bretagne » qui met en avant, par son logo, l'origine bretonne des produits qu'elle diffuse et pousse les consommateurs locaux à acheter breton, au nom de la création d'emplois et du développement économique régionaux.

Le patronat breton ne prend toutefois pas le risque de s'engager dans une démarche patriotique comparable, par exemple, à celle du patronat catalan d'Espagne. Néanmoins, il lui arrive parfois de sponsoriser des groupes musicaux ou des initiatives culturelles. On pense, notamment, à l'*Histoire de Bretagne* en bandes dessinées¹² et surtout à TV Breizh, la première télévision régionale (et bilingue, breton et français) de France. Ainsi le patronat breton contribue-t-il, tant par son travail de réflexion à l'Institut de Locarn que par les effets d'annonce de « Produit en Bretagne » ou par ses quelques actions de sponsoring, à transformer l'image de la Bretagne. Sa démarche régionaliste relève d'un libéralisme qui s'accommoderait bien d'un affaissement de l'État.

B. Néotribalisme post-moderne ?

1. Une « tribu » installée

Une communauté culturelle bretonne existe depuis la fin du XIX^e siècle. De 1898 – date de la création de l'Union Régionaliste Bretonne – à aujourd'hui, les associations, les fédérations d'associations, les groupuscules en tout genre et les petits partis se sont multipliés. À chaque génération, les nouvelles recrues suivent des parcours individuels balisés qui, aujourd'hui, les font notamment passer par des stages de breton, utiles non seulement à l'enseignement de la langue mais aussi à souder la communauté. Des rassemblements divers sont organisés, réunions, *festoù-noz*, festivals ou manifestations de rue, qui participent à fondre l'individu dans le groupe.

Depuis les années 1980, cette communauté culturelle bénéficie d'une triple reconnaissance. Celle du grand public, en premier lieu : d'abord sceptique, il s'est laissé convaincre par la qualité des efforts entrepris sur le plan musical, d'une part, et sur le plan linguistique, d'autre part, notamment par l'association *Diwan*¹³. La deuxième reconnaissance est venue des médias, et en particulier des quotidiens régionaux qui, peut-être par désir de contenter leur lectorat, se sont mis à accorder dans leurs colonnes une plus large place à la renaissance culturelle. Enfin, les élus ont bientôt dispensé aux associations culturelles un soutien financier substantiel et croissant.

Grâce, en partie, à cette triple reconnaissance, la communauté culturelle bretonne se cristallise. D'une part, elle s'institutionnalise ; de plus en plus d'associations emploient, dorénavant, des permanents : la langue et la culture bretonnes sont devenues des spécialisations susceptibles de fournir des débouchés professionnels. D'autre part, elle se développe. Les festivals bretons attirent des foules. La musique bretonne se vend et séduit les *majors* américaines. Enfin, elle se dote, par le biais d'Internet, d'un réseau d'information très fourni. Cependant, quels liens cette communauté virtuelle entretient-elle avec le milieu dont elle est issue ?

2. Détachée

Globalement, cette communauté se livre aujourd'hui à une culture « hors sol » : elle pratique la langue, la musique ou la danse d'une façon totalement détachée de leurs territoires d'origine. Ainsi, on va désormais dans des *festoù-noz* en Haute-Bretagne et on se livre aux danses hautes-bretonnes en Basse-Bretagne ; on s'adonne aux *an-dro* vannetais en Cornouaille et on joue des gavottes des montagnes sur le littoral. Quant à la langue bretonne, non seulement elle se pratique déjà couramment dans certains cafés rennais ou nantais, mais l'Office de la langue bretonne mise sur son développement dans la partie orientale de la péninsule, là où elle n'a pourtant jamais été parlée dans le passé¹⁴.

Non seulement la culture bretonne se déconnecte, donc, de son espace d'origine, mais elle se détache également du milieu social qui l'entretenait jusqu'à présent. Les nouveaux bretonnants – ou plutôt les nouveaux « brittophones », puisque c'est le terme qui est désormais revendiqué – ne sont d'ordinaire pas des ruraux mais des citadins. En outre, ce ne sont ni des paysans ni des pêcheurs ni des artisans ni des ouvriers, mais, la plupart du temps, des cadres, des professions intellectuelles supérieures ou des professions intermédiaires.

L'agriculture hors sol permet – parfois – à l'éleveur ou au cultivateur de produire sans se salir les mains et de rapprocher son mode de vie de la « normalité » sociale, ce qui le décomplexé. De même la culture bretonne hors sol se vit-elle sans complexe. Elle est pratiquée par des jeunes, elle s'affiche dans les lieux publics et, même, on revendique pour elle une place plus grande dans la société et les médias. Autant de dissemblances avec la culture de terroir, qui survit discrètement dans la sphère privée. C'est manifestement le mérite du « hors sol » qui a aussi, cependant, ses limites.

3. Limitée

En premier lieu, les excès du « hors sol » sont parfois mal vécus par la société environnante. Quand, dans un *fest-noz*, des jeunes dansent à un rythme plus rapide que le reste de l'assemblée, ils prennent le risque de casser l'ambiance de la fête. De même, quand de nouveaux bretonnants s'expriment en une espèce d'interlangue jargonnante calquée sur le français et ne faisant aucune concession à la syntaxe et à l'accent tonique du breton usuel, ils sont susceptibles de susciter l'agacement de leurs auditeurs.

Surtout, la culture bretonne est très minoritaire ; elle n'est pas institutionnalisée et ne bénéficie pas d'une diffusion massive. Par conséquent, elle n'a d'autres « viviers » que son milieu d'origine et une rupture avec celui-ci pourrait lui être fatale. Par exemple, dans le domaine professionnel et technique, comment un néo-bretonnant pourrait-il enseigner ou traduire correctement du breton sans s'être auparavant imprégné de la langue des bretonnants de langue maternelle ? De même, comment éviter de répéter ce qui s'est déjà fait, comment renouveler le patrimoine musical breton, sans avoir auparavant étudié les subtilités de la musique traditionnelle ?

Enfin, le renouveau « hors sol » de la culture bretonne, s'il joue incontestablement un rôle avant-gardiste, n'épuise pas tout le mouvement populaire en cours aujourd'hui. La fréquentation considérable des manifestations culturelles le prouve, de même que l'attachement massif à la langue et à la culture bretonnes dont la population témoigne dans les sondages. Par exemple, en 1997, 88 % des Bas-Bretons affirment qu'« il faut conserver le breton » [TMO 1997] alors qu'ils n'étaient que 76 % en 1990 [TMO 1991]. Sans doute existe-t-il une sorte de tribu post-moderne des fans de culture bretonne mais elle ne doit pas cacher l'ensemble de la société et ses aspirations.

C. Aspirations sociales contrastées

La Bretagne contemporaine ne fait pas exception à la tendance actuelle des populations occidentales à rechercher le bonheur individuel. Cependant, dans cette quête, elle semble tiraillée par les contradictions. Elle est attirée simultanément par l'individualisme et le holisme et entretient avec l'autonomie collective une relation ambivalente.

1. Individualisme et holisme

L'aspiration au bonheur individuel se traduit par un vif désir d'autonomie personnelle. Les Bretons – et les Français en général – acceptent de moins en moins que l'État leur assigne une identité ou leur impose des contraintes.

Ils souhaitent que leur spécificité soit reconnue car, dans toutes les sociétés occidentales, les individus, conscients du caractère multidimensionnel de leur identité, veulent choisir eux-mêmes ce qu'ils sont et ce qu'ils paraissent. On peut être issu d'une longue ascendance bretonne, parler breton ou gallo et ne pas du tout se sentir breton. En revanche, on peut n'avoir qu'une lointaine origine bretonne, voire pas du tout, et choisir d'être breton. On peut même cultiver cette bretonnité par des manifestations ostentatoires (le port de vêtements, bijoux ou insignes spécifiques) ou par des activités plus intimes (découverte du milieu naturel, étude de l'histoire, enseignement de la langue à ses enfants, etc.). Alors, on n'admet pas que l'État, délibérément ou non, mette des obstacles à ce « bricolage » identitaire.

De façon apparemment contradictoire avec ce qui vient d'être dit, beaucoup de Bretons – et en particulier ceux qui affirment leur bretonnité – valorisent un passé mythique où le poids de la collectivité était grand. Les propos qu'ils tiennent au sujet de leurs « racines » renvoient à la nostalgie d'un passé familial qui se situe aux antipodes de l'autonomie individuelle qu'ils revendiquent aujourd'hui pour eux-mêmes. En outre, ces mêmes Bretons semblent rechercher la chaleur de la fusion collective dans les *festoù-noz* et les festivals. Tout ceci, cependant, n'est pas si paradoxal. Mener sa vie de façon autonome n'empêche pas d'idéaliser son passé familial ; la glorification des ancêtres flatte l'ego. Enfin, aimer son autonomie individuelle n'interdit pas d'assouvir de temps en temps une pulsion fusionnelle ; on peut même supposer que ce que les Bretons aiment dans leur société c'est sa capacité à leur offrir les deux possibilités.

En revanche, là où un paradoxe réside peut-être c'est dans la contradiction qui existe entre l'élan individualiste actuel des Bretons et la globalité des enjeux économiques, politiques et culturels de la question bretonne. Cette globalité des enjeux nous conduit à présent à l'étrange relation que les Bretons entretiennent avec la notion d'autonomie collective.

2. Ambivalence autonome

L'autorité de l'État s'affaiblit depuis quelques années (même si elle semble connaître à présent un regain) et les institutions républicaines sont en crise. Dans ce contexte d'affaiblissement du pouvoir central, les Bretons manifestent un attrait nettement plus fort pour l'Europe que la moyenne française. Ils l'ont montré, dès 1992, par leur vote massif en faveur de la ratification du traité de Maastricht et ils le confirment régulièrement lors des sondages relatifs à cette question. Simultanément, ils expriment également leur intérêt pour un renforcement de l'institution régionale. Or, il se trouve que beaucoup de régions européennes disposent d'institutions plus puissantes que les conseils régionaux français. Il s'agit pour elles d'un avantage comparatif et pour les autres, telles que la Bretagne, d'un handicap relatif. Tout cela explique que les Bretons puissent être attirés par une forme d'autonomie régionale que pourtant, simultanément, ils semblent redouter.

Les Bretons, dont nous connaissons le goût pour l'autonomie individuelle, craignent au moins autant l'autoritarisme des militants que celui de l'État. C'est l'un des enseignements de mes travaux antérieurs : les autonomistes ont, à leurs yeux, une image d'intolérance [Le Coadic 1998 : 341 à 351]. De plus, les Bretons confondent fréquemment l'autonomie avec l'autarcie et ont peur de se retrouver, un jour, enfermés sur leur péninsule, entourés de

barbelés et de miradors, et incapables de trouver des acquéreurs pour leurs choux-fleurs ou leurs crabes... Tout ceci explique, vraisemblablement, la faiblesse des résultats électoraux des partis autonomistes ou séparatistes bretons.

Pourtant, un sondage relativement récent montre que 42 % des Bretons se sentent « d'abord appartenir à la Bretagne » avant d'« appartenir » à la France, que plus de la moitié d'entre eux souhaitent que leur région dispose de plus de pouvoirs et que 19 à 23 % d'entre eux¹⁵ se disent même favorables à l'indépendance [CSA, 2000]. Comment comprendre ce paradoxe ? Il semble que, pour l'instant, la question bretonne relève surtout du registre de l'émotion et que la population n'ait pas poussé très loin sa réflexion sur les questions institutionnelles.

Conclusion

Avons-nous vraiment répondu à la question de savoir ce qu'est une culture régionale ? Ce n'est pas sûr. Du moins avons-nous constaté que le cas de la Bretagne est complexe et que son renouveau actuel est composite. De même a-t-on pu noter que les évolutions en cours aujourd'hui en Bretagne, loin d'être simplement bretonnes, s'inscrivent dans des tendances mondiales. Elles posent une question simple et essentielle : quel modèle nouveau inventer, qui concilie la reconnaissance de droits collectifs pour les minorités et la garantie des valeurs universelles de la démocratie ?

Références bibliographiques

ANDERSON, Benedict, 1996, *L'Imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte.

CSA, 2000, « Les Bretons, les habitants de Loire-Atlantique et la question régionale », sondage exclusif CSA/Le Télégramme/Presse Océan, septembre.

CORBEL, 1984, *La Figure du Gallo ; Identité et représentations de la Haute-Bretagne*, thèse pour le doctorat de troisième cycle en sociologie sous la direction de Marcel Jollivet. Université de Paris x – Nanterre.

FAVEREAU, Francis, 1991, *Littérature et écrivains bretonnants depuis 1945*, Morlaix, Skol Vreizh.

FLATRES, Pierre, 1980, « Rennes vue depuis la Basse-Bretagne », *Bulletin de la Société d'Histoire d'Ille-et-Vilaine*, tome LXXXIII, p. 15.

FLATRES, Pierre, 1986, *La Bretagne*, Paris, Puf.

GELLNER, Ernest, 1989, *Nations et nationalismes*, Paris, Payot.

INED, 2002, François Héran, Alexandra Filhon et Christine Deprez, « La dynamique des langues en France au fil du xx^e siècle », *Population et sociétés*, n° 376, février 2002.

INSEE-INED, 1992, Enquête Éducation, *in Populations et société*, décembre 1993.

LAURENT, Loeiz, 1994, « La connaissance du breton », *Octant* n° 56-57, mars.

LE COADIC, Ronan, 1998, *L'Identité bretonne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes et Terre de Brume.

OLLIVRO, Jean, 2000, *La Bretagne en l'an 2000*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

SIEGFRIED, André, 1995, *Tableau politique de la France de l'Ouest*, présentation de Pierre Milza, Paris, Imprimerie nationale éd. (Première éd. A. Colin, 1913).

TMO, 1991, « La pratique du breton », sondage sur la pratique du breton réalisé par l'institut TMO Ouest en décembre 1990, pour l'association *Ar Skol Vrezoneg*.

TMO, 1997, « La pratique du breton en 1997 », sondage de TMO-Régions pour *Le Télégramme* et France 3 Ouest, publié en partie dans *Le Télégramme* du 12-13 avril 1997, dernière page.

¹ J'ai, par exemple, constaté, au cours d'entretiens semi-directifs menés dans les années 1990, de nettes divergences de représentations entre Hauts et Bas-Bretons sur la place occupée par la femme dans la société bretonne ou sur l'attachement des Bretons à leurs morts [Le Coadic 1998 : 95-96 et 101].

² Le niveau de formation est beaucoup plus élevé à l'ouest qu'à l'est de la frontière linguistique. [Cf. Ollivro 2000 : 28].

³ D'orientation politique progressiste, en dépit de stéréotypes tenaces.

⁴ En 1997, 64 % d'entre eux avaient 60 ans ou plus [TMO 1997].

⁵ En 1997 également, 77 % d'entre eux résidaient dans une commune de moins de 10 000 habitants [TMO 1997].

⁶ Selon l'enquête Éducation INSEE-INED 1992, le taux de transmission du breton est nul. Selon une approche un peu différente de l'INSEE, cependant, le taux de transmission serait de 3 %, « mais des petits enfants ont pu être élevés en breton par des francisants de naissance » [Laurent 1994 : 12]. Enfin, selon l'enquête Famille de l'INED de 2002, « la situation est des plus critique [INED 2002 : 3].

⁷ L'auteur du *Barzaz Breiz*, anthologie de la poésie populaire bretonne, publiée pour la première fois en 1839.

⁸ Le premier traducteur de la Bible en breton, dont le Nouveau testament a été publié en 1827 et l'Ancien Testament en 1866, dans une langue inaccessible aux couches populaires.

⁹ Auteur d'une monumentale *Histoire de Bretagne*.

¹⁰ Linguiste à l'œuvre considérable. « admiré par les uns pour sa constance, sa force d'âme et même son abnégation », explique Francis Favereau, « il est vertement décrié par d'autres pour son leadership durant la guerre aussi bien que pour son breton corseté ». [Favereau 1991 : 6].

¹¹ Où certains journalistes ont cru discerner la main de l'*Opus dei*.

¹² L'édition de cette histoire en cinq volumes de Reynald Secher et René Le Honzec fut financée par le Club des Trente. Reprise par le quotidien régional *Ouest-France*, qui en publia une page par jour pendant des mois, elle a été vivement mise en cause par l'hebdomadaire *Télérama*, puis par *Libération*, qui l'ont accusée de faire le silence sur la Shoah.

¹³ *Diwan*, « germe », est une association créée pour scolariser les enfants en breton. Partie de rien en 1977, elle scolarise 2 780 élèves en 2002. En mai 2001, Diwan a signé un protocole d'intégration à l'Éducation nationale, qui a été annulé le 29 novembre 2002 par le Conseil d'État, plaçant l'association dans une situation délicate.

¹⁴ Selon un entretien avec son directeur, Olier ar Mogn.

¹⁵ Selon qu'on comptabilise les résultats des quatre départements de la région administrative de Bretagne (19 %) ou ceux des cinq départements de la Bretagne historique (23 %), car la proportion de personnes se disant favorables à l'indépendance monte à 30 % en Loire-Atlantique.